

OLIVIER DORCHAMPS
CEUX QUE JE SUIS



FINITUDE

CEUX QUE JE SUIS

OLIVIER DORCHAMPS

CEUX QUE JE SUIS



FINITUDE

à mon ami Ramzi J.

*à tous ceux
que l'espoir a guidés sur les routes de l'exil
et qui ont vécu de nostalgie*

«Tâchez de garder toujours un morceau
de ciel au-dessus de votre vie.»

Marcel Proust,
Du côté de chez Swann

1

Il a souvent fait ça ; rentrer tard sans prévenir. Oh, il ne buvait pas et ma mère avait confiance, il travaillait. Il travaillait depuis trente ans, sans vacances et souvent sans dimanches. Au début, c'était pour les raisons habituelles : un toit pour sa famille et du pain sur la table, puis après qu'Ali et moi avions quitté la maison, c'était pour ma mère et lui ; pour qu'ils puissent se les payer enfin, ces vacances ! En embauchant Amine pour les tâches lourdes au garage, il avait souri : non seulement il aidait un petit jeune qu'il connaissait depuis toujours, mais en plus il allait pouvoir emmener ma mère au cinéma, au restaurant, à la mer ; la gâter. Et la vie aurait moins le goût de fatigue.

J'avais des scrupules à partir en congés quand je le voyais trimer comme ça. On nous le reproche assez, à nous les

enseignants, d'être constamment en vacances. Cet été, j'ai passé un mois et demi de *far-presque-niente* dans les Algarves, chez des amis. Je dis *presque* parce qu'il y a les cours à préparer d'autant que, cette année, j'ai des Terminales pour la première fois. Capucine m'avait rejoint les deux dernières semaines. Mon père a toujours trouvé extravagant que je passe mes vacances à l'étranger, mais j'en ai besoin pour affronter la rentrée et son troupeau d'ados qui se fichent de l'Histoire-Géo, comme du reste d'ailleurs. Cette violence étouffée de l'adolescence, je n'ai qu'à fermer les yeux pour me la rappeler : les angoisses, les humiliations, les coups de cœur, de gueule. Les maux de ventre. De toutes ces peurs, celle qui m'a traqué jusqu'à l'agrég et me traque encore parfois, c'est la crainte de décevoir.

Au retour du Portugal, il y a trois jours, j'appréhendais un peu la reprise. Capucine m'a rassuré. *Prof au lycée à vingt-neuf ans, c'est flatteur, tu comprends ? Tu es brillant. Tu as toute la vie devant toi !* J'ai souri et elle a annoncé qu'on se séparait. Elle a dit « *on* », comme quand elle lançait *et si on allait au cinéma, ce soir ?* ou bien *on devrait se faire un petit week-end à Barcelone* ou encore *on n'est pas allé au resto depuis des semaines*. Puis le sempiternel *on n'est pas fait l'un pour l'autre, tu comprends ?* a guillotiné tout espoir, alors j'ai répondu d'accord. Pas parce que j'avais envie de rompre, mais parce que ses « *on* » sonnaient comme des « *je* » et qu'elle avait déjà pris sa décision.

Pendant quatre ans, elle m'a seriné que je devrais faire davantage de sport, que je ne lève pas suffisamment les yeux

de mes bouquins, que j'ai trop d'opinions sur tout et à présent elle m'assène que je suis brillant mais qu'elle sera plus heureuse avec un autre, sans doute médiocre. Ça elle ne l'a pas dit, mais ça m'a fait du bien de le penser. Elle a rencontré quelqu'un, c'est très récent, ça date du début de l'été. Elle est déjà très amoureuse. Il est de Rennes. Elle m'a donné tous les détails, comme à une vieille copine. Un banquier breton qui jongle avec des millions entre Londres et Singapour. Médiocre, comme je disais! *C'est la vie, tu comprends?* a-t-elle répété avec un air d'évidence. Pourquoi est-elle venue avec moi au Portugal alors? Elle ne voulait pas gâcher les billets d'avion. Et puis elle voulait voir si elle pouvait sauver notre couple. Ce coup-ci elle n'a pas dit « on ». Je me suis dit que son banquier lui avait proposé des vacances en Bretagne et qu'elle était venue au Portugal parce que la météo y est moins risquée que dans le Finistère. J'ai souri et elle a pris la mouche. C'est exactement ça qu'elle n'arrive plus à supporter, mes sourires. Elle n'en peut plus de ce bonheur fataliste qui me rend béat. Ça fait quatre ans que je souris sans m'apercevoir qu'elle est malheureuse. *Oui, malheureuse!* Quatre ans que nous nous enfonçons dans cette routine qui la ronge. Il n'y a que moi qui ne m'en rends pas compte, tout le monde le lui a dit. En effet, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle me trompait. Depuis combien de temps? Depuis trois? Quatre mois? *Qu'est-ce que ça peut faire? J'ai besoin de changement, tu comprends? Du changement!* Et elle est partie.

Mon père nous a toujours dit, à Ali, Foued et moi, de nous méfier des femmes aux noms de fleurs, *elles ont souvent davantage d'épines que de parfum.* Il avait connu une Rose

à Casablanca dans sa jeunesse. Il n'en parlait jamais. Le lendemain de ma première déception amoureuse, je lui avais demandé si les chagrins que nous laissent les filles s'estompent avec le temps. Il m'avait simplement répondu *il y a des piqûres qui font souffrir toute la vie. Et même après.*

Il avait désapprouvé mon choix pour les vacances d'été. *C'est cher le Portugal*, avait-il murmuré en dodelinant de la tête; *mon fils, tu dois apprendre à faire des économies si tu veux des enfants.* Lui, qui a passé sa vie à traquer le moindre sou, ne comprenait pas que notre génération n'épargne pas l'essentiel de son salaire. J'avais beau lui dire que je n'avais aucune envie de fonder une famille, il s'en débarrassait dans un haussement d'épaules. *Si ta mère et moi on aurait le luxe de prendre des vacances, on choisira toujours le Maroc, et toi et tes frères aussi, tu devrais. Tu es français, c'est vrai, mais tu es aussi marocain, mon fils.*

Il avait raison. J'aurais sans doute mieux fait d'aller à Agadir ou Essaouira. Même à Casa, voir la famille. Capucine n'aurait pas pris le risque d'aller en pays musulman, *pas en ce moment, tu comprends ?* Elle aurait passé ses vacances à se geler les os sur la plage de Perros-Guirec avec son amant et c'est moi qui rirais à présent.

Ça l'attristait que mes frères et moi soyons dénués de toute fibre patriotique, envers le Maroc comme envers la France d'ailleurs; paradoxe d'une intégration réussie sans doute. Nous sommes français, nés ici et peu de Français ont l'âme patriote de nos jours. Ou ils le cachent pour ne pas se faire traiter de fascistes. *Tu ne peux pas dire ça si tu es de Gauche,*

tu comprends ? répétait Capucine quand je parlais ainsi. Et les Communistes Résistants, ils n'étaient pas patriotes quand la Milice les fusillait? *Ça n'a rien à voir, on n'est plus de Gauche de la même manière aujourd'hui. C'est pourtant pas difficile à comprendre.*

Le Maroc, c'est un pays dont j'ai hérité un nom que je passe ma vie à épeler depuis l'école — *pourquoi Ali a-t-il eu le nom facile, lui ?* — et un bronzage permanent qui supporte mal l'hiver à Paris, surtout quand il s'agissait de trouver un petit boulot pour payer mes études. Nos parents ne nous ont jamais vraiment parlé arabe, même si à force de les entendre, on le comprend, ni emmenés à la mosquée. Mon père n'est retourné au pays qu'une huitaine de fois depuis qu'il a immigré en France. Huit fois! En trente ans! L'argent servait à nous y envoyer nous, mes frères et moi, et surtout à faire de nous des petits Français ici. Quand on allait en vacances chez Mi Lalla, notre grand-mère, on baragouinait un peu le marocain parce qu'elle ne parle presque pas le français, à part les chiffres. Mais presque pas, c'est déjà un peu, et là-bas les grands-mères font davantage la cuisine que la conversation, alors je peux prononcer tous les plats marocains en arabe sans accent et Mi Lalla compte parfaitement jusqu'à cent en français.

Bien entendu, j'ai appris le pays de mes parents dans les livres. Je connais tout de son histoire, sa géographie, ses spécificités; le Protectorat, l'Indépendance, Mohammed V, Hassan II, Mohammed VI, jusqu'à mon sujet d'agrég qui portait sur la transition énergétique au Maroc. Tout ce qu'on

peut trouver dans une bibliothèque, je l'ai lu. Mais la vie de ma famille avant la France, je ne la connais qu'au travers d'anecdotes et de souvenirs de seconde main, un peu comme une veste d'occasion dont la coupe m'irait tant bien que mal, mais dont la couleur aurait fané.

À dix-neuf ans j'ai lu le Coran. En français. Je ne sais pas pourquoi. Pour le lire. Pour voir si j'étais vraiment aussi différent des autres qu'on se tuait à me le répéter. Ali, lui, castagnait ceux qui le traitaient d'Arabe. Mon père disait qu'on ne casse pas la gueule aux ignorants, que la vie s'en chargerait un jour, et qu'il n'y avait pas de honte à être arabe, au contraire. On a donné plein de mots aux Gaulois : les abricots, les artichauts, les aubergines. Toujours la bouffe. Les Marocains sont bien comme les Français pour ça. Pourtant il ne nous a jamais raconté nos racines. Ma mère et lui espéraient sans doute que nous deviendrions des Français modèles, que nous prendrions moins de coups qu'eux. Eux, qui étaient arrivés de là-bas.

La seule chose à laquelle ils restaient attachés, c'était l'Aïd-el-Kebir. On le célébrait avec des voisins, car un agneau entier coûtait trop cher pour ce que gagnait mon père. Ces voisins, devenus peu à peu des amis, mes parents ne les auraient sans doute jamais fréquentés s'ils les avaient connus à Casa, mais du mal du pays germe souvent des amitiés insoupçonnées et au bout de quelques années, c'était comme la famille. Un soir par an, ils revivaient tous ensemble leur Maroc dans la joie et se quittaient en se persuadant les uns les autres qu'ils en avaient de la chance, de vivre en France. À nous, les gosses, l'Aïd paraissait bien sanglant par rapport

aux fêtes françaises ; celles que Sainte Laïcité a transformées en desserts — la galette des Rois, les crêpes de la Chandeleur, les œufs de Pâques, la bûche de Noël. Avec un régime pareil, comment aurions-nous pu nous sentir marocains ? La gourmandise est le plus grand des baptiseurs.

Ça faisait sourire mon père quand je parlais comme ça, et il dodelinait de la tête sans rien dire. Un jour je lui avais demandé pourquoi il ne prenait pas le temps de nous transmettre son Maroc ; nous qui sommes arabes ici et français là-bas. Pourquoi ne jamais nous avoir emmenés à la mosquée par exemple ? *Tu nous reproches de vous avoir élevés moderne ? Va à la mosquée ! Prends ton tapis et fais ta prière si tu veux, mais Dieu il est là, dans ton cœur, mon fils.* Et il se servait une bière dans le frigo. *Un jour tu comprendras. Être un homme, c'est autre chose,* lançait-il depuis la cuisine. Autre chose qu'il n'a jamais partagée, autre chose que ce que tout le monde croit, autre chose que sans doute seul mon père comprenait, mais il n'a jamais pris la peine de nous y initier, jamais pris la peine de nous le faire aimer. *L'a pas les mots,* disait ma mère, *un mécanicien c'est comme ça, Marwan, ça a pas les mots.*

Hier soir il est rentré du garage, tard comme d'habitude. Il s'est plaint de douleurs dans la poitrine. Il a dit à ma mère que son cœur était comme pris dans un étau. Elle lui a demandé s'il avait soulevé quelque chose de lourd, Amine pourrait l'aider, *l'est quand même là pour ça.* Il a haussé les épaules en disant que c'était rien, qu'il avait juste besoin de repos. Il a fait le thé à la menthe pour eux deux, puis est allé se coucher dans la petite chambre pour ne pas la réveiller s'il

était malade pendant la nuit. Sans dîner? Mais elle a préparé le tajine, elle peut le passer au micro-ondes s'il veut. C'est pour ça qu'elle m'a appelé.

— Parce qu'en trente ans de mariage, Marwan, ton père, l'a jamais refusé mon tajine aux olives.

— Et Foued?

— Foued ton frère non plus. Tout le monde il aime mon tajine aux olives!

— Non, Foued n'est pas là?

— L'est chez Samira ce soir.

Je lui ai dit que j'étais fatigué. En réalité je n'avais pas envie d'épiloguer toute la soirée sur ma rupture avec Capucine.

— Fatigué des vacances, alors que ton père l'est mourant?

— Il n'est pas mourant Maman. Prenez rendez-vous avec le Docteur Delorme demain matin, il a dû se froisser un muscle. J'enverrai un SMS à Amine pour lui demander de faire attention à Papa au garage et de ne pas le laisser porter trop de choses lourdes.

J'ai éteint mon téléphone et je suis allé me coucher. Je ne voulais plus de coups de fil, plus de messages, plus de problèmes. Plus de famille.

Quand je l'ai rallumé, tôt ce matin, il s'est mis à vibrer dans tous les sens. Puis j'ai reçu trois SMS de Foued.

Papa est mort

Cette nuit

Viens!

Il avait cinquante-quatre ans.

2

Je sonne toujours à l'interphone en bas, même si j'ai la clef. C'est mieux de prévenir. Aujourd'hui, je passe le badge devant la porte cochère qui fait *clic* et s'entrebâille sans se presser. Je lui file un coup de pied et me précipite dans l'entrée de l'immeuble. Je suis parti de chez moi en courant après avoir lu les messages de Foued ; juste enfilé mon jean et mon t-shirt de la veille qui traînaient au pied du lit. Pas de douche, pas de café. Ma tête bourdonne, je n'ai qu'une pensée à l'esprit : *Papa est mort!* Je me suis jeté dans la rue. Aveuglé par la brûlure du jour, je suis resté interdit sur le trottoir. Plusieurs secondes. Sans me souvenir s'il fallait prendre à droite ou à gauche. Le monde se jouait au ralenti. On distinguait à peine le contour des immeubles, des arbres et des hommes, étirés en longues ombres mouvantes par le

soleil du matin. La ville ouvrait les yeux. Les miens piquaient. Rouges. Le camion poubelle broyait les déchets du quartier dans un bruit sourd et une odeur de pourriture. Puis ça m'est revenu tout à coup, comme une claque du ciel, *tu vois, tu aurais dû y aller hier soir, quand ta mère a téléphoné.* Et je me suis mis à courir.

Je n'habite pas très loin mais, même en courant, il y en a pour un bon quart d'heure, d'autant que je ne cours jamais. Je devrais. Comme le rabâchait souvent Capucine, *ça serait bon pour ta ligne, tu comprends ?* Je m'agrippe à la poignée de la porte d'entrée pour reprendre mon souffle en attendant l'ascenseur. Aujourd'hui je me fous de mes kilos en trop, je me fous de Capucine, je ne pense qu'à Maman qui l'a trouvé au réveil, sans vie. Et à Foued. Mon pauvre petit frère, qui s'est pris le premier la gifle du destin.

Je me rue hors de l'ascenseur et remonte le long couloir qui mène chez mes parents en courant. Quelqu'un est assis devant la porte de l'appartement. Madame Al Assadi ? Madame Al Assadi fait partie des amis de l'Aïd dont je parlais tout à l'heure, ceux que mes parents n'auraient sans doute pas choisis s'ils étaient restés à Casa. Au fur et à mesure des années elle est devenue comme une tante pour nous. Elle habite deux étages plus bas. Son mari, Khalid, est mort dans un accident en Pologne il y a quatre ans. Il était camionneur. Elle est postée dans le couloir, sur une chaise pliante, un sac Monoprix rempli de paquets de kleenex et de dattes fraîches à ses pieds. Je lui dis bonjour, entre deux respirations haletantes. Elle me répond en arabe.

— *Essalam Alaykoun*, Madame Al Assadi.

— *Wa Alaykoum Essalam*, Marwan. C'est un grand malheur.
— Qu'est-ce que vous faites là, Madame Al Assadi ?
— Je suis venue pour alléger la douleur de ta mère, comme elle l'a fait pour moi quand Khalid est parti. L'amitié ce n'est pas que pour les rires de l'Aïd.

— Mais qui vous a prévenue ?

— Amine.

— Amine ?

— Enfin Aïcha.

— Aïcha ?

— Sa copine. C'est la nièce du mari de ma cousine, celle de Chefchaouen qui habite à Lyon et dont le fils est journaliste. Il connaît du monde à la télé. C'est un très grand malheur.

Je reste debout, bras ballants, à me demander combien de gens de l'immeuble sont déjà au courant. De l'immeuble, de Lyon, de Chefchaouen et de la télé, parce que le téléphone arabe, ce n'est pas qu'une expression. Foued m'a dit qu'il a prévenu Amine car il travaille pour mon père. Et puis Amine, c'est presque un membre de la famille. Mon grand-père et le sien, Kabic, ont grandi ensemble à Casa. Madame Al Assadi aussi, elle est pratiquement de la famille. En fait, ça me touche qu'elle soit déjà là, sur sa chaise en toile, prête à endosser une part de notre douleur.

— Vous voulez entrer ?

— Non, je reste ici. Mais toi, va, va. Ta mère, elle a besoin de toi. Moi c'est pour après. Comme quand mon Khalid il est mort. Ta mère, elle comprendra, dit-elle en me tendant un paquet de kleenex et un sachet de dattes.

La porte de l'appartement s'ouvre. Foued a les yeux bouffis et me sourit de chagrin. *Je me demandais ce que tu faisais*, murmure-t-il, puis en voyant Madame Al Assadi, *Madame Al Assadi, entrez!* Elle mime *non* de la tête et soulage sa peine dans un kleenex. Foued se décale pour me laisser passer puis referme la porte.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ?

— L'amitié.

Foued hoche la tête, me débarrasse des dattes et enfonce le paquet de kleenex dans sa poche. Il vit ici avec mes parents, le temps de finir sa fac.

— Maman tient le coup ?

— Les larmes se sont tariées, me confit-il, alors elle pleure dans son cœur.

— Et toi ?

— Moi ? Je...

Il se tait. Une bouffée de tristesse lui voile la voix et entre deux hoquets il se reproche de ne pas avoir été à la maison hier soir. Je le prends dans mes bras sans répondre ; moi aussi je m'en veux.

Nous restons enlacés ainsi plusieurs minutes, jusqu'à ce que nos respirations reviennent à la normale. J'ôte ma veste et l'accroche près de la petite table où trône normalement leur photo de mariage. Une photo on ne peut plus kitch dans un cadre on ne peut plus moche qu'un oncle a fait faire dans le sud du pays. Mon cœur se pince de ne pas la trouver à sa place. Les choses laides aussi finissent par manquer quand elles sont imprégnées d'habitude.

Foued pousse la porte du salon et j'entre derrière lui. L'écran noir de la télévision, en principe allumé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, domine la pièce dans un silence pesant.

Figée sur le divan, un coussin en kilim rouge calé dans le dos et la couverture berbère sur les genoux, Maman dilue son regard dans une boîte à chaussures qui déborde de vieux polaroïds. Elle porte déjà la couleur du deuil ; une robe de coton blanc qui jusqu'aujourd'hui avait des airs de fête. Leur photo de mariage repose sur la table basse devant elle. Je veux crier *mais qu'est-ce qui s'est passé ?* Mais je sais ce qui s'est passé. Je le sais depuis que Maman m'a appelé hier soir en me demandant de venir.

Je dis bonjour à Ali. Accoudé à la fenêtre, il observe la vie, dans la rue. Il grommelle *jour* sans tourner la tête. Je m'agenouille devant Maman pour la prendre dans mes bras. Elle s'agrippe à mon cou et m'embrasse cinq fois de suite sans me lâcher. Et encore une fois après ça. Je sens monter les larmes ; les miennes. *Ça va aller Maman, ça va aller. Où est-il ?* Elle continue de me serrer en sanglotant, *wouldi, wouldi, mon fils*. Je m'extirpe de sa douleur avant qu'elle ne me contamine. *Il est dans la petite chambre*, dit Foued, *j'ai pas le courage d'y aller*.

— Maman, chuchote Foued doucement, Madame Al Assadi est sur le palier, on voulait la faire entrer mais elle veut pas.

— Farida ? Je m'doutais, dit Maman. C'est une amie. D'abord la famille, ensuite les amis.

— Je vais faire du thé, qu'au moins elle ait quelque chose à boire, dis-je en me dirigeant vers la cuisine.

— Tiens, elle a donné des dattes à Marwan, dit Foued en les fourrant entre les mains de Maman.

C'est moi qui leur ai offert une bouilloire électrique l'année dernière pour Noël. Chez nous on fête Noël, le sapin en plastique, les guirlandes qui clignent, tout ça. On s'offre des cadeaux qu'on déballe avec soin, sans déchirer les papiers car Maman les garde précieusement d'un Noël sur l'autre dans un rituel païen. Les bonnes années, on mange du foie gras et du saumon fumé. On boit du champagne aussi. Maman s'en met derrière les oreilles en riant ; *c'est du bonheur pour toute l'année!* Elle a vu ça à la télé dans une série américaine. Il n'y a qu'à la Messe de Minuit qu'on ne va pas. Comme beaucoup de Français.

La théière sèche sur l'égouttoir près de l'évier. En la saisissant par l'anse, je réalise que j'efface les empreintes de mon père. C'est sans doute le dernier objet qu'il a touché. Je me le reproche. Je songe à Maman, seule désormais. Seule comme Madame Al Assadi. Sans homme pour la complimenter sur son tajine, lui faire le thé, la faire rire. Sans homme avec qui revivre sa jeunesse quand elle sera vieille. La mort de mon père, c'est aussi la fin de trente années de quotidien pour ma mère. Je m'effondre en pleurs au-dessus de l'évier. Non, je ne peux pas. Je dois garder la tête froide. Mais les larmes coulent sans se soucier de ce que leur dicte ma pensée. J'attrape un torchon et les essuie tant bien que mal. *Ce soir. Tu pleureras ce soir Marwan, chez toi.*

Je prends une grande inspiration en m'appuyant sur le rebord de la table de la cuisine. Ma main tremble. Je mets

un sachet de thé vert dans la théière et verse un peu d'eau bouillante que je jette ensuite dans l'évier, après une minute, comme mon père nous l'a enseigné. J'entends sa voix, *le thé, c'est une affaire d'hommes*. Puis j'ouvre le réfrigérateur pour y pendre la menthe et aperçois le reste de tajine dont il n'a pas voulu hier soir. Je m'empresse de le jeter à la poubelle. Il ne faut pas que ma mère le trouve. Je frissonne au froissement du papier d'aluminium tout ridé qui contient la menthe fraîche. Hier les mains de mon père, les miennes aujourd'hui. La bouilloire, la théière, la menthe, le sucre, les petits verres ciselés, il les a tous touchés hier soir.

— C'est toi qui vas t'en charger maintenant, c'est ça ?

Ali se tient debout dans l'encadrement de la porte, les yeux secs, le reproche dans la voix.

— Moi, toi, Foued, c'est pareil. Passe-moi plutôt le plateau !

Il va chercher le plateau berbère en laiton que mon père range soigneusement après chaque utilisation. C'est un plateau à la décoration chargée. Pas le genre d'Ali dont l'appartement se donne des airs de Copenhague ; truffé de meubles hors de prix avec une lampe Ikea au milieu pour rappeler qu'on sait aussi rester simple. Sa main tremble en le saisissant. Il a une hésitation. Peut-être se dit-il aussi que Papa l'a touché hier soir.

— On se demande comment il pouvait être attaché à de telles horreurs !

— Ça lui rappelait son pays.

— On dirait un souvenir *cheap* du souk. Tu peux le garder en tout cas, j'en veux pas chez moi, lance Ali.

— C'était sûrement ça pour lui, un précieux souvenir du pays.

Ali hausse les épaules. Je lui demande quand Bérangère arrivera. Bérangère, c'est sa femme. Sans doute la personne la plus douce que je connaisse. Son amour pour mon frère reste un mystère.

— Elle viendra tout à l'heure. Elle doit déposer Gabriel à la crèche. Et puis elle s'est dit que Maman aimerait que l'on soit tous les trois réunis autour d'elle. Et Capucine?

— Elle est chez elle.

— Marwan?

— Oui.

— Maman m'a dit qu'elle t'avait appelé hier soir quand Papa a refusé le tajine aux olives.

— Oui.

— Pourquoi t'es pas venu voir si tout allait bien?

— J'étais fatigué Ali. Je ne me doutais pas, évidemment...

— Fatigué après six semaines au Portugal?

— Écoute Ali, tu crois que je ne me suis pas posé la question toute la matinée? Que ça ne va pas me torturer encore longtemps?

Il jette le plateau sur la table en formica, ne répond rien, sort.

Le silence continue de peser dans le salon. On se passe les photos sans vraiment les regarder. Entre deux soupirs, Maman demande doucement ce qu'elle va devenir. Son ton est davantage à l'inquiétude qu'à l'apitoiement. Foued est assis près d'elle, au creux du divan. Je verse le thé, comme mon père le ferait. Le faisait. D'abord Maman, puis Foued

qui me frôle le poignet avec affection. Ali ne veut pas de thé. Je lui approche un verre *s'il te plaît, on se disputera une autre fois*. Il baisse la tête et accepte. Foued va offrir son thé à Madame Al Assadi. L'écho étouffé des remerciements de l'amie fidèle résonne jusqu'au salon. À son retour, il se verse lui-même une autre tasse.

— Je m'en veux d'avoir été chez Samira hier soir, murmure-t-il tout à coup.

— Faut pas, dit Maman. Vous non plus Ali et Marwan, mes fils, faut pas s'en vouloir de pas être venus quand je vous ai appelés, la vie c'est comme ça. Parce que moi non plus, quand votre père m'a dit qu'il voulait dormir dans la petite chambre, moi non plus j'ai pas pensé que c'était sérieux. La vie c'est comme ça.

Je lance un regard à Ali qui n'ose pas le soutenir. Maman l'a aussi appelé hier soir. Sans doute en premier! Et il n'est pas venu voir ce qu'il en était! Je comprends mieux son reproche de tout à l'heure. Ça fait vingt-neuf ans que je connais son caractère, pourtant à chaque fois il me surprend un peu davantage. Il s'en veut, au même titre que nous mais refuse de l'admettre. Foued et moi, au moins, reconnaissons que nous sommes de mauvais fils! Mais pas Ali! Jamais Ali!

Plus jeunes, nous nous bagarrions souvent. Tous les garçons se castagnent, c'est dans l'ordre des choses, mais chez nous, peut-être parce que nous étions jumeaux, l'enjeu était d'imposer à l'autre un droit d'aînesse que notre naissance n'avait pas tranché. Cela n'excluait nullement notre complicité. Nos chamailleries étaient dénuées de rancune, pareilles

à celles des lionceaux qui découvrent la fraternité en se mordillant les oreilles. Un jour, alors que nous avions huit ou neuf ans, Ali m'a traité de bâtard, un mot qu'il avait entendu dans la cour de récré et dont il ne connaissait pas le sens. Le soir, j'ai demandé à mon père de m'expliquer ce que c'était, un bâtard. Il a voulu savoir où j'avais appris ce mot et j'ai pointé Ali du doigt. Notre père lui est tombé dessus avec une force qu'aucun d'entre nous, pas même ma mère, ne soupçonnait et la joue d'Ali a porté l'empreinte de sa colère pendant plusieurs jours. Je me sentais très coupable et voulais clamer l'innocence de mon frère. Ali s'était enfermé dans notre chambre et refusait de me laisser entrer. Ma mère avait retranché mon père jusque dans la leur afin qu'il se calme. Je les ai aperçus par la porte entrebâillée; lui, assis sur le lit, la tête dans le ventre de ma mère, sanglotait et hoquetait comme un enfant pour reprendre sa respiration. C'est la seule fois que j'ai vu mon père pleurer, et ce jour-là, le roc sur lequel reposait toute mon enfance s'est effrité. Je n'en ai jamais parlé à personne, ni à mes frères, ni à ma mère. Ni à lui.

Capucine m'a questionné un jour sur l'animosité qu'Ali me porte. J'ai hésité à lui raconter cette histoire mais, par respect pour les larmes de mon père, j'ai éludé la question en haussant les épaules. L'injustice de cette journée n'a jamais quitté Ali et j'ai souvent pensé que c'était la raison pour laquelle il était devenu avocat, pour défendre l'innocent que mon père avait sommairement condamné ce jour-là. Notre fraternité s'est étiolée. J'ai déposé les armes du droit d'aînesse en espérant retrouver notre complicité, mais la rancœur

dont, malgré moi, j'étais devenu l'objet, s'était logée au creux de l'âme de mon frère.

Je m'assois sur le divan entre ma mère et Foued qui me caresse le dos. Ali ne quitte pas son fauteuil.

— Ça va Maman ?

— Ça va, ça va, *wouldi...*

— Le Docteur Delorme est venu ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que c'était allé très vite. On n'aurait rien pu faire. Il a dit que votre père, il a pas souffert. Il s'est endormi et puis c'était fini.

— Pourquoi lui ?

— On choisit pas, Foued mon fils, on choisit pas. C'est le destin.

Je prends la main de Maman. *Je peux le voir ?* Elle pose ses yeux dans mes yeux avec le sourire triste de la résignation, *il t'attend, wouldi*, puis elle ferme les paupières en crispant sa main dans la mienne.

Une larme s'écrase sur la robe de coton blanc.